

## Angèle Merici et Marie de l'Incarnation : leur ouverture à Dieu et au monde !



Eglise du Bon Pasteur Matane

Quand nous nous mettons à observer la vie concrète d'Angèle et de Marie de l'Incarnation, nous voyons que leur ouverture à Dieu et au monde sont inextricablement liés. Il est impossible de les séparer car, comme dans nos vies, elles d'interpénètrent continuellement. Pour plus de clarté, toutefois, nous essayerons de dégager quelques pistes relatives à l'une et l'autre attitude intérieure.

### I. Ouverture à Dieu

#### Dans la vie d'Angèle Merici

Angèle a vécu une disponibilité extraordinaire à Dieu, dans des circonstances de vie peu banales, changeantes et fluctuantes, comme les nôtres.

#### 1° Vie familiale à Desenzano

Angèle est née vers 1474 à Desenzano dans un milieu rural, plutôt modeste. La vie familiale était marquée par le labeur quotidien, soutenue par une foi robuste et vivante. Très tôt, vers l'âge de cinq ou six ans, Angèle est éveillée à la vie chrétienne par les lectures de son père le soir, à toute la maisonnée. La vie des saints, des martyrs, les extraits des commentaires de Pères de l'Eglise la plongeaient dans un monde surnaturel et, de son propre aveu, l'invitaient à une vie de prière précoce.

L'épreuve va marquer le foyer : Angèle, à l'âge de l'adolescence, voit la mort de sa sœur aînée. Une intervention particulière de Dieu va la rassurer sur le sort de sa sœur et l'inciter à progresser toujours davantage dans une vie de prière et de renoncement. Vers les 18 ans,

elle perd sa mère et son père. Ici, pas de vision rassurante, mais la dure réalité à laquelle elle doit faire face avec toute la force de sa foi. Angèle, accueillie par son oncle à Salò, doit s'habituer à son état d'orpheline, mais dans une famille opulente, avec un train de vie plus élaboré.

### 2° Vie de service à Salò

Un aveu d'Angèle au Chanoine Tribesco nous révèle qu'elle prenait part aux travaux des femmes, disons, aux travaux des servantes dans la grande maison : faire le pain, laver le linge, bluter le blé, chercher l'eau à la fontaine. Est-ce par libre choix, ou parce que sa situation d'orpheline le lui imposait ? (Marie de l'Incarnation vivra une situation semblable auprès de son beau-frère). Ce temps de durs labeurs est en même temps celui d'une grande ouverture à Dieu : Angèle fait son choix, un choix très personnel, celui de se donner à Dieu ni dans la vie conjugale, ni dans la vie claustrale. Elle entre dans le Tiers-Ordre de Saint François, commence à imiter le « Poverello » d'Assise par une vie pauvre au sein même de sa nouvelle famille, s'adonne plus particulièrement à la prière et au jeûne. L'aveu qu'elle fait à Tribesco des jeûnes qu'elle s'imposait nous font deviner que la famille Biancosi lui laissait une grande indépendance personnelle.

### 3° Vie laborieuse à l'âge adulte

De retour à Desenzano, Angèle va vivre une vie laborieuse et priante pendant une longue période d'environ vingt ans. Pourtant, elle y reçoit une mission à remplir. Peu après son retour, alors qu'elle se trouve engagée dans la moisson et que sur l'heure de midi elle se retire pour prier, une nouvelle intervention divine lui révèle sa mission future : celle de fonder à Brescia une « Compagnie de Vierges » qui devait se développer dans le temps et dans l'espace. Mais cette nouvelle vision n'a pas précisé ni le jour ni l'heure ! En attendant, Angèle prie, travaille, se dévoue, répond aux appels des familles environnantes. Déjà sa parole oriente son prochain vers Dieu. Cette période de vie, bien incarnée dans son terroir rural, la mène jusqu'à la quarantaine.

Angèle attend l'heure de Dieu, vit avec ses concitoyens les désastres des Guerres d'Italie, voit l'arrivée du Roi Louis XII à Desenzano, l'occupation par des troupes françaises sous le Cardinal d'Amboise (qui n'avait d'un Cardinal que le nom !), l'annonce du siège de Brescia, puis sa destruction lors du « Carnaval des Larmes » par les armées de Gaston de Foix. Ce furent à Desenzano quatre années difficiles, avec confiscations, destructions, condamnations à mort des résistants. De son côté, Angèle prie, console, vient en aide matériellement et moralement à une population désarmée. Et voilà qu'en 1516, lorsque la paix est signée et Brescia confiée à la protection de la Principauté de Venise, la Providence intervient : Angèle est appelée à Brescia.

### 4° Vie dans un milieu urbain à Brescia

Angèle est envoyée par ses Supérieurs Capucins auprès de Caterina Patengola, une veuve appartenant à l'aristocratie brescienne, qui, en quelques années de guerre, a perdu successivement son mari, ses deux fils, sa belle-fille, et qui vit maintenant seule et déprimée avec sa petite-fille, Isabella, âgée de quatre ans. Angèle se rend alors dans une ville ruinée. Des quartiers entiers sont détruits ; le peuple est littéralement dans la misère. Haine et divisions politiques créent des ravages au sein des familles dirigeantes. Angèle se trouve dans la grande ville avec ses bruits, ses odeurs, son manque d'hygiène, sa promiscuité. Elle y

voit le doigt de Dieu qui la veut à Brescia. Elle continue sa vie de prière et de renoncement dans une maison qui a pu conserver une certaine aisance. Au bout d'un an, Angèle se rend compte que sa mission de consolatrice est terminée : Caterina a pris le dessus et même, a résolu d'adopter un des nombreux petits orphelins de guerre pour lui assurer un foyer et un métier. Le service d'Angèle est donc terminé, mais non son séjour à Brescia. N'est-ce pas là que sa future mission doit prendre naissance ?

Un jeune homme de 24 ans, Antonio Romano, rencontré chez Caterina, invite Angèle à venir demeurer chez lui. Arrivé depuis peu à Brescia, il commence un commerce de draps ; il ne s'agit pas encore du « riche marchand » venu témoigner cinquante ans plus tard au procès diocésain pour la béatification d'Angèle ! Celle-ci a l'âge de sa mère, et accepter volontiers de venir loger chez lui, lui rendant en échange des services matériels dans la maison. Angèle y mènera pendant 14 ans une vie simple, pauvre et priante. Peu à peu, elle sort de l'obscurité. On s'adresse à cette femme tout orientée vers Dieu. On sollicite sa prière, ses conseils, son intervention auprès des grands de ce monde.

#### 5° Vie de pèlerine

Huit ans après son arrivée à Brescia, un événement va bouleverser sa vie : avec Romano et un de ses cousins, Bartolomeo Biancosi, elle entreprend un pèlerinage à Jérusalem. Au bout de quelques jours de navigation, elle devient presque aveugle, mais poursuit néanmoins son voyage, méditant avec plus d'intensité dans son cœur les mystères du Christ dans les lieux où Il a vécu. Le point culminant du pèlerinage se déroule au Calvaire, où, selon les témoins, Angèle demeure longtemps à genoux, priant et versant des larmes sur les souffrances du Sauveur. Cette expérience spirituelle la marque profondément. Plus tard ses écrits garderont des traces vivantes de cette longue méditation sur la Passion du Christ.

L'année suivante, ayant retrouvé la vue, Angèle se rend en pèlerinage à Rome. Admise en audience auprès du Pape Clément VII, elle décline son invitation de rester à Rome et reçoit de lui sa bénédiction pour l'œuvre à laquelle elle est appelée.

Deux ans plus tard, Angèle se rend à Varallo, la « sainte montagne », sur laquelle Bernardo Caimo, un franciscain et ancien Gardien des Lieux Saints à Jérusalem, fait reproduire des scènes de la vie du Christ dans des chapelles abritant une reconstitution de ceux de Palestine. Elle peut prier à loisir dans les chapelles déjà édifiées et consacrées aux mystères de l'enfance et de la Passion du Sauveur. Elle y retournera quatre ans plus tard, peu avant la fondation de la Compagnie de Sainte Ursule.

#### 6° Contacts avec les grandes familles et dons exceptionnels

Cette femme humble et priante, sans éducation formelle, ayant appris à lire mais non à écrire, voit son influence s'étendre : Francesco Sforza, Duc de Milan, se confie à elle et sollicite ses prières. Réfugiée à Crémone, lors de l'avancée des armées de Charles-Quint, elle voit entourée des personnages de la cour de Milan. La réputation de cette femme de Dieu s'accroît ; d'ailleurs elle manifeste des dons exceptionnels : pétrie de l'Écriture Sainte, elle est à même d'en faire des commentaires de plus d'une heure. Elle est consultée par des théologiens, des prédicateurs. Elle comprend le latin sans l'avoir jamais étudié. Elle lit dans les cœurs et arrive à orienter vers Dieu. Elle est estimée par la justesse de ses conseils. Elle pacifie des familles, aide à discerner une orientation de vie, à formuler un testament valable.

Surtout, elle devient un guide spirituel, formant à la vraie foi, à la prière, à la fréquentation des Sacrements. Ses paroles sont fécondées par une vie de prière profonde et de renoncement austère. Bientôt sonnera pour elle l'heure de l'accomplissement de la mission reçue de Dieu une vingtaine d'années plus tôt.

### 7° Fondation de la Compagnie de Sainte Ursule

Vers 1532, après son deuxième pèlerinage à Varallo, Angèle prend son indépendance, et quitte le foyer accueillant d'Agostino Gallo pour se rendre à Sainte-Afre dans une petite chambre près de l'église, dont elle voyait la lampe du tabernacle par la fenêtre. A partir de ce moment, elle s'adonne toute entière à la prière et à la fondation de l'œuvre voulue par Dieu. Elle se met à instruire et à former les jeunes filles qui désirent partager son genre de vie. Elle les rassemble dans un grand local mis à sa disposition par une riche veuve, Isabetta Pratto. Les huit dernières années de sa vie se passent au service de la « Compagnie ». Mûris dans la prière et confirmés par une expérience vécue, ses Ecrits, dictés à son secrétaire, Gabriel Cozzano, sont encore pour nous aujourd'hui une source de lumière, de foi, d'amour de Dieu et du prochain, de fidélité à l'Eglise et même de principes pédagogiques qui ont inspiré les Ursulines depuis plus de 450 ans. Cette grande priante, enracinée dans son époque, nous laisse un témoignage de vie toute donnée, toute unifiée par le service de Dieu et du prochain. Si l'orientation spirituelle d'Angèle nous est connue par quelques rares confidences ou par des témoignages livrés par ses contemporains, il en va autrement pour Marie de l'Incarnation, grâce à ses lettres et à ses écrits spirituels.

### Dans la vie de Marie de l'Incarnation

Parler de l'ouverture de Marie de l'Incarnation à Dieu relève de l'évidence. Le premier « oui » à l'âge de sept ans préluait à l'envahissement mystique à 20 ans, à des sommets encore inégalés dans l'histoire de la mystique chrétienne. Le « oui » de son enfance allait se répéter avec force au service de sa sœur et de son beau-frère, dans la séparation avec son fils et l'entrée chez les Ursulines et particulièrement dans sa vocation pour le Canada. Dans ses lettres, Marie livre le meilleur d'elle-même, illustrant tour à tour sa familiarité avec Dieu, sa prière pour « tous les hommes qui ne Le connaissent pas », son abandon à la Providence.

#### 1° Familiarité avec Dieu

Son ouverture à Dieu se concrétise par un état de prière continue, prière qui lui révèle la présence universelle de Dieu et qui ouvre ses horizons aux peuplades les plus primitives. Sa familiarité avec Dieu produit en elle une confiance absolue. Même dans les circonstances de vie les plus pénibles, y compris dans une conscience vive de son impuissance, rien n'altère la paix du cœur profonde, dont elle jouit constamment. Dans une lettre à son fils, elle avoue :

*Pour moi, quand je me vois dans cette impuissance, je tâche de me perdre en Lui ; je fais mon possible pour m'oublier moi-même afin de ne voir que Lui et, si mon cœur en a le pouvoir, il traite avec Lui familièrement. Pour vous parler ingénument, ma vie est d'entretenir continuellement ce commerce (entretien). (Jamet IV p. 66-67, lettre du 3.10.45).*

Deux ans plus tard, à la demande de son fils, Marie s'explique davantage :

*Cette voie (ou cette divine Bonté me conduit) n'est autre que son amoureuse familiarité et une privauté intime... Les sujets les plus ordinaires de cette privauté sont*

*les attributs divins, les vérités de l'Écriture Sainte, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, particulièrement celles qui regardent les maximes du Fils de Dieu, son souverain domaine, et l'amplification de son royaume par la conversion des âmes; de telle sorte que cet attrait m'emporte partout, tant dans mes actions intérieures que dans les extérieures... Je lui dis tout ce que je veux, selon les occurrences, même dans mes exercices corporels, ainsi que dans les tracés des affaires temporelles, car Il m'honore de sa présence continuelle et familière. (Jamet IV 147-148, lettre de 1647).*

### 2° souci de tous les hommes, aimés de Dieu

Cette familiarité avec Dieu entraîne Marie à Le voir présent dans toutes les créatures, même dans le cœur des hommes qui ne le connaissent pas :

*Regardant les intérêts de Dieu, lequel par la grandeur de son immensité est partout et qui est, par conséquent, dans ces créatures-là aussi bien que dans tout le reste du monde, c'est ce qui me perce le cœur, que son incompréhensible bonté ne soit pas connue, aimée, adorée et glorifiée par les créatures mêmes dans lesquelles Il est, et qui sont capables de le connaître, de l'aimer, de l'adorer et de le glorifier. (Jamet III 1, lettre à Dom Raymond de Saint Bernard, le 26.04.35).*

Il est clair que son ouverture à Dieu va l'inciter à prendre sur elle les intérêts de son Royaume. Cette tendance elle la possède depuis longtemps, même depuis l'enfance :

*Il me paraît que, dès mon enfance, Dieu me disposait à la grâce que je possède à présent, car j'avais plus l'esprit dans les terres étrangères pour y considérer en esprit les généreuses actions de ceux qui y travaillaient et enduraient pour Jésus-Christ, qu'au lieu où j'habitais. Mon cœur se sentait uni aux âmes apostoliques d'une manière tout extraordinaire. Il me prenait quelquefois des saillies si fortes, que si les respects humains ne m'eussent retenue, j'aurais couru après de ceux que je voyais portés avec zèle au salut des âmes. (Jamet III, 174, lettre du 01.09.43 à son fils).*

Sa prière apostolique ne fait que s'intensifier. En 1635, elle confie à son confesseur, Dom Raymond de Saint Bernard :

*Je n'avais point entendu parler de la Mission, et néanmoins mon esprit était par désir dans les terres étrangères. Il y a plus de dix ans... que je souhaite et envisage cette grande chose... Mon esprit s'occupe à contempler ces âmes qui n'aiment point Celui qui est infiniment aimable. J'ai fort présent ce passage de Saint Paul : que « Jésus-Christ est mort pour tous », et je vois avec une extrême douleur que tous ne vivent pas encore, et que tant d'âmes sont plongées dans la mort... (Jamet III, 50-52, lettre du 01.04.35).*

### 3° Abandon à la Providence

La familiarité de Marie de l'Incarnation avec Dieu s'exprime en une confiance inébranlable en sa divine Providence, particulièrement aux moments les plus durs de sa vie et dans les situations de gêne et de pauvreté qu'elle a dû expérimenter au Canada. Quelques mois après l'arrivée à Québec, la fondatrice et bienfaitrice, Madame de la Peltrie, les quitte pour Montréal, emportant tout ce qu'elle avait donné à la petite communauté. Marie fait part de son épreuve à une de ses plus grandes bienfaitrices, Mademoiselle de Luyne :

*Vous savez la grande affection qu'a eue pour nous notre bonne fondatrice, qui nous a amenées en Canada, avec une générosité, comme tout le monde le sait, des plus*

*héroïques. Elle a demeuré un an avec nous dans ce même sentiment et dans un cœur tout maternel, tant à notre égard qu'envers nos séminaristes. Elle commença ensuite à vouloir visiter les Sauvages de temps en temps, ce qui était très louable. Peu de temps après elle nous quitta tout à fait, ne nous venant visiter que peu souvent. On jugeait de là qu'elle avait de l'aversion de la clôture, et que, n'étant pas religieuse, il était raisonnable de la laisser à sa liberté... Cependant, le temps se passait et son affection à nous établir diminuait de jour en jour... Les personnes qui vinrent l'an passé pour établir l'habitation de Montréal (Paul Chemedey de Maisonneuve et Jeanne Mance), ne furent pas plus tôt arrivés quelle se retira avec eux. Elle reprit ensuite ses meubles et plusieurs autres choses qui servaient à l'église et au séminaire, et qu'elle nous avait données. Nous laissâmes tout enlever sans aucune répugnance, mais plutôt, à vous dire mon cœur, en les rendant, ressentait une grande joie en moi-même, m'imaginant que notre bon Dieu me traitait comme saint François que son père abandonna, et à qui il rendit jusqu'à ses propres habits. Je me dépouillai donc de bon cœur de tout, laissant le séminaire dans une très grande pauvreté. ... Par cette retraite, elle ne nous a pas laissé pour coucher plus de trois séminaristes, et cependant nous en avons quelquefois plus de quatorze. Nous les faisons coucher sur des planches, mettant sous elles ce que nous pouvons pour en adoucir la dureté, et nous empruntons au magasin des peaux pour les couvrir, notre pauvreté ne nous permettant pas de faire autrement. (Jamet III 298-300, lettre du 29.09.42).*

La communauté se trouvait réellement dans une situation alarmante. Les fonds n'arrivaient pas et Monsieur de Bernières, le pourvoyeur en France, venait d'écrire que les religieuses ne pouvaient compter que sur une petite somme pour l'année. A cette nouvelle, Marie réagit avec foi et courage :

*Après ce que Monsieur de Bernières m'a écrit, il sera sans doute épouvanté, voyant que je lui demande des vivres comme à l'ordinaire, et de plus, que je lui envoie des parties (relevés de comptes) pour six mille livres qui ont été employées à payer les gages de nos ouvriers, et à l'achat des matériaux de notre bâtiment, sans parler du fret du vaisseau ; car en tout cela nous n'avons que la providence du bon Dieu... Dieu inspira un honnête homme de France de m'envoyer deux pièces de serge forte et des chaussures toutes faites pour les vêtir, sans quoi elles eussent été obligées de souffrir les rigueurs de l'hiver. Ne fait-il pas bon de s'attendre à la providence d'un si bon Père ? (Jamet III, 303-305, lettre à Melle de Luynes du 29.09.42).*

L'année suivante, le vaisseau qui devait leur apporter tous les vivres fait naufrage. Quelle sera la réaction de Marie ? Elle confie à son fils :

*Voilà qu'on vient me dire que le vaisseau qui apportait la plus grande partie de nos vivres et toutes les nécessités tant de notre communauté que de nos séminaristes, est perdu... Avec tout cela, nous sommes dans un aussi grand repos que si tout cela ne nous touchait point. Après tout, cela nous met dans une extrême disette, la perte se montant à près de six mille livres. Mais béni soit notre divin Maître !... Il nourrit les oiseaux du ciel et les animaux de la terre, nous laisserait-il mourir ? (Jamet III 319, lettre à son fils du 01.09.43).*

Il y a pire encore : pendant l'Octave de Noël de l'année 1630, le feu prit au Monastère, jetant la communauté et les élèves dans une disette totale. Tout disparut : vivres, vêtements,

meubles, tout sauf les fondations du bâtiment et les papiers du monastère que Marie eut la présence d'esprit de jeter par la fenêtre à temps. Elle décrit le sinistre à son fils :

*J'avais jeté mes habits par la fenêtre, mais ils demeurèrent accrochés aux grilles du réfectoire, où ils furent brûlés, comme tout le reste. Ainsi je demurai nue comme les autres, que je fus trouver sur la neige où elles priaient Dieu, en regardant cette effroyable fournaise. Il paraissait sur leurs visages que Dieu s'était emparé de leurs cœurs, tant elles étaient tranquilles et soumises à Dieu dans un grand dénuement où sa Providence, nous avait réduites, nous privant de tous nos biens... Un honnête homme, ne pouvant comprendre comment on pouvait supporter un tel coup sans en faire paraître de la douleur... dit tout haut : « Il faut que ces filles-là soient folles ou qu'elles aient un grand amour de Dieu ». Celui qui nous a touchées de sa main sait ce qui en est, et ce que sa bonté opéra pour lors dans nos cœurs. (Jamet IV 318, lettre du 03.09.51).*

Et Marie de préciser quelques semaines plus tard :

*Je voyais que tous les tracas et les suites de cet accident allaient tomber sur mes épaules, et qu'il me fallait disposer du travail plus que jamais. Tout moi-même était dans l'agrément de tous les travaux qui pourraient m'arriver, et Dieu me donna une forte vocation pour cela, que les peines qui se sont rencontrées depuis dans les occasions continuelles m'ont été douces et légères. Il me semblait voler lorsque le travail était le plus pénible, par le concours de la grâce qui me possédait. (Jamet IV 333-334, à son fils, octobre-novembre 1651).*

Dans une autre lettre à son fils, elle exprime son abandon à Dieu après l'épreuve de l'incendie :

*Lorsque j'ai commencé ici notre établissement, ç'a été sur l'appui de la divine Providence. Notre fondation nous donnait seulement de quoi vivre ; le reste, pour nous bâtir et pour aider nos pauvres Sauvages, notre aimable Providence nous l'avait donné ; sa main n'est pas raccourcie et si elle l'a retirée pour un temps, elle peut encore l'étendre pour nous combler de ses bienfaits. J'espère qu'elle me fortifiera pour les travaux qu'elle voudra que j'entreprenne pour sa gloire, car de moi, je vous assure que je suis une très imbécile (faible) créature, et c'est en cela que reluira davantage la magnificence de sa gloire. (Jamet IV 328-329, lettre du 13.09.31).*

L'ouverture de Marie aux événements par lesquels Dieu se manifeste peut se résumer en cette prière quelle transcrit pour son fils : *Vous êtes tout à moi et il me semble que je suis tout à vous, nonobstant mes rusticités et mes faiblesses. (Jamet IV 156, lettre de 1647).* Mais quelques lignes plus loin elle ajoute :

*Je suis si enfoncée dans le tracas des affaires extérieures, que je ne vous écris qu'à de petits moments que je dérobe. Avec tout cela, je dois réponse, comme je crois, à plus de six-vingt (120) lettres, outre les expéditions des écritures de la communauté pour la France. Voilà comment il faut passer notre vie, en attendant l'éternité qui ne passe point. (Jamet IV 156, lettre de 1647).*

Cette dernière lettre nous montre avec évidence combien la vie de Marie, comme celle d'Angèle d'ailleurs, est unifiée même au sein de grandes difficultés. Leur présence à Dieu et

aux hommes s'exprime dans un même élan d'amour. Il nous reste à voir de plus près comment ces deux pionnières ont vécu leur ouverture au monde qui les entoure.

## II. Ouverture au monde

### Dans la vie d'Angèle Merici

Fille de la Renaissance, Angèle manifeste un réel esprit d'observation et d'intérêt pour le monde qui l'entoure : la vie rurale et sociale, politique et militaire, économique et scientifique attire son attention.

#### 1° Vie rurale

Dans son milieu rural, Angèle manifeste un réel amour de la terre et de la nature. Ce n'est pas par hasard que l'église Sainte Angèle Merici à Rome fut choisie comme lieu pour proclamer François d'Assise comme patron de l'écologie. Quand Angèle exprime son admiration pour le Christ, elle déclare qu'Il dépasse « les sables de la mer, les gouttes d'eau de pluies, la multitude des étoiles » (Règle 5, 26).

Elle se souvient des « routes épineuses et rocailleuses » qu'elle a dû débroussailler pour en faire des « routes et pavées d'or très fin » (Règle Prol 27). La petite bergère de jadis sait ce qu'il en coûte de garder les troupeaux. Elle sait qu'il faut « défendre et protéger les brebis contre les loups et les voleurs » (Avis 7, 1). Elle a l'expérience de l'effort nécessaire pour extirper les mauvaises herbes, qu'elle compare aux opinions erronées. « Il arrive souvent, dit-elle, que soient plantées dans l'esprit des semences mauvaises, qu'il est ensuite très difficile de déplanter » (Avis 7, 16). Mais il y a aussi la « bonne plante » mise en bonne terre, qui a des garanties de longévité si on la soigne. C'est pourquoi Jésus-Christ n'abandonnera jamais « ce qu'Il a planté, tant que le monde durera ». (Dern. Legs 7).

#### 2° Vie sociale

Une fois à Brescia, Angèle est immergée dans la vie concrète de ses contemporains. Ses allusions nous plongent dans le 16<sup>ième</sup> siècle brescian. Elle sait que ses contemporains sont friands de « bals », de « tournois », de « noces » tapageuses (Règle 3, 3), sans parler de l'exubérance du Carnaval (Règle 4, 11). Elle n'ignore pas tout un monde de galanteries, fait de « communications secrètes » et de rendez-vous, parfois à l'ombre d'un pilier d'église ! (Règle 3, 2). Elle mentionne la mode féminine de l'époque, faite de « fichus transparents », de « petits plis », de « fanfreluches », de « passementeries », de velours, de couleurs chatoyantes et de broderies d'or et d'argent (Règle 2, 6-8). Elle connaît la propension des femmes de Brescia à bavarder, en s'attardant aux jolis bacons de fer ouvragé, ou « sur le seuil des portes et dans les rues » (Règle 3, 4).

La plupart des jeunes filles qui entourent Angèle sont issues de milieux modestes, de familles d'artisans et d'ouvriers, qui connaissant le dur métier de servantes ou de demoiselles de compagnie auprès des familles patriciennes. Elles portent des livrées qui les honorent, mais qu'est cet honneur en comparaison de celui de servir Jésus-Christ, « de porter le nom de servante de Jésus-Christ » ! (Règle 9,20). Angèle a aussi conscience que ces jeunes sont souvent victimes d'injustices sociales et économiques. Elle inscrit dans sa Règle la procédure



à suivre si on retient leur salaire ou si on ne leur attribue pas l'héritage auquel elles ont droit. (Règle 11, 45-19).

Elle connaît l'importance, pour les familles patriciennes, d'assurer un « beau mariage ». Afin de stimuler le zèle des veuves de la noblesse, chargées de veiller aux intérêts matériels et moraux de la Compagnie, Angèle évoque la préparation affairée de noces retentissantes. « A plus forte raison devez-vous agir ainsi envers vos chères enfants spirituelles, qui sont épouses, non pas d'hommes de ce monde, mais de l'immortel Fils du Dieu éternel » (4<sup>e</sup> Legs, 7-11).

### 3° Vie politique et militaire

Angèle ne se limite pas aux allusions à la vie féminine. Au plan politique, elle est consciente de l'importance « d'obéir aux lois et aux décrets des seigneurs » et aux autres autorités de l'Etat. De son temps, les seigneurs étaient les représentants de la République de Venise, sous laquelle les Brescians avaient contracté une allégeance politique. N'a-t-elle pas vu son père astreint à payer des amendes parce que ses enfants avaient enfreint les lois champêtres ? La vie militaire est proche de ses contemporains. Les mouvements de troupes étaient fréquents ; les mercenaires engagés par Venise sur de territoire de Brescia étaient nombreux. Comme Ignace de Loyola, Angèle nomme sa fondation une « Compagnie ». (Règle Prol 2-. A une époque où les soldats promettaient fidélité à leur capitaine, le terme de « Compagnie » évoque l'engagement volontaire sous un chef suivi, aimé, dévoué. Angèle fait aussi allusion à la « forteresse bâtie sur le roc », à la « tour inexpugnable » (Dern. Av 15) qui, du haut de la citadelle, dominaient fièrement la ville de Brescia. Elle appelle ses supérieures locales des « colonelles » (Av Prol 2), faisant ainsi allusion à l'ancienne répartition des quartiers de la ville sous un commandement militaire.

### 4° Vie économique et scientifique

Certaines recommandations que l'on trouve dans ses Ecrits portent sur l'utilisation de l'argent et des cadeaux. Combien de fois n'a-t-elle pas vu les familles patriciennes se servir de leurs biens pour obtenir un avantage ou exercer une influence ! Angèle propose d'utiliser l'argent de la Compagnie pour faciliter chez autrui la pratique du bien, « en dirigeant tout pour le bien et le profit spirituel de vos chers enfants », et « pour inciter et pousser à un plus grand amour et à l'obligation de bien faire » (9<sup>e</sup> Legs 8-9). Car, dit-elle, « tel est le vrai but, agréable à Dieu, de l'aumône et de la libéralité, détourner par ce moyen la créature du mal et du vice, et la porter au bien, aux bonnes mœurs, ou au moins à un plus grand progrès. En effet, de cette façon, on gagne on quelque sorte les personnes et on les pousse à faire ce que l'on veut ». (9<sup>e</sup> Legs 11). Angèle reprend ainsi dans un contexte positif une coutume de son temps, parfois entachée d'intérêts peu avouables.

En faisant écho aux événements scientifiques de son temps, Angèle mentionne encore l'effet bienfaisant de « toute la machinerie du ciel » (Dern. Av. 8). En effet, la comète de Halley, en 1532, avait été longtemps et clairement visible, avec une queue qui balayait, disait-on, un tiers du firmament. Les Brescians en ont été terrorisés, si bien que plusieurs se sont donné la mort dans la crainte de voir la fin du monde. Au contraire, dans les astres, Angèle ne voit qu'une influence bénéfique. Toutes ne sont-elles pas créatures de Dieu ?

## Dans la vie de Marie de l'Incarnation

Chez Marie, l'ouverture à Dieu s'accompagne d'ouverture au monde, à celui qui l'entoure. Encore aujourd'hui, ses lettres sont une source irremplaçable de documentation sur l'histoire du Québec, sur les événements économiques et militaires, sur les phénomènes naturels. Elle décrit avec précision un tremblement de terre qui transforma du fond en comble la géographie des lieux, ou le grand parélie, où elle vit simultanément neuf soleils, illusion causé par le reflet du soleil sur les glaces du Pôle Nord. Nous nous attarderons surtout à l'ouverture à son entourage immédiat, en particulier aux tribus indiennes qu'elle était venue évangéliser. Nous verrons aussi avec quelle affection elle entretenait, dans ses nombreuses lettres, ses amis et les membres de sa famille.

### 1° Ouverture à l'égard des « sauvages »

Presque toutes ses lettres témoignent de son amour pour les tribus indiennes, un amour maternel, désintéressé, efficace. Même avant d'être envoyée au Canada, son esprit les enveloppait d'une tendre affection. En 1535, elle écrivait à son directeur spirituel : *J'aime ardemment toutes ces petites Sauvages, et il me semble que je les porte dans mon cœur. Que je m'estimerai heureuse de leur pouvoir apprendre à aimer Jésus et Marie ! (Jamet III, 46-47, lettre à Dom Raymond de Saint Bernard le 20.03.35).*

Son amour va l'inciter à leur venir en aide matériellement, car, comme Angèle, elle ne sépare pas les besoins spirituels des besoins temporels :

*Il me serait impossible de vous dire la consolation qu'a vécue mon esprit d'avoir eu le bonheur de voir cette semaine tant d'âmes qui ont reçu le saint baptême et que Notre Seigneur nous ait fait ce bien qu'elles aient été instruites dans notre petite chapelle. Aujourd'hui, notre joie a recommencé, lorsque nous avons vu chez nous les filles et les femmes chrétiennes qui doivent partir pour suivre leurs parents à la chasse. Nous les avons traitées trois fois cette semaine, mais de bon cœur. (Jamet III 157, lettre au Père Paul Lejeune du 15-30.01.40).*

Le « bon cœur » représentait néanmoins une lourde dépense pour les maigres ressources des Ursulines. A une correspondante, Marie ne tient pas un autre langage :

*Après l'instruction et les prières, nous leur faisons festin à leur mode. La faim quelles ont est l'horloge qui leur fait juger de l'heure du repas, de sorte que disposant à manger pour nos séminaristes, il faut aussi pourvoir à celles qui peuvent survenir. Cela se fait particulièrement l'hiver, quand les vieilles gens de peuvent suivre les Sauvages à la chasse, car si l'on n'avait soin d'eux en ce temps-là, ils mourraient de faim dans leurs cabanes. Dieu nous a fait la grâce de les pouvoir assister jusqu'au printemps ; ils nous ont tenu bonne compagnie, et ce nous sera une singulière consolation de pouvoir continuer à le faire avec le secours des personnes charitables de la France, sans lesquelles cela nous sera absolument impossible... Nous avons emporté des habits pour deux ans ; tout a été employé dès cette année, de sorte même que n'ayant plus de quoi les vêtir, nous avons été obligées de leur donner une partie des nôtres... Ce nous est une singulière consolation de nous priver de tout ce qui est le plus nécessaire, pour gagner des âmes à Jésus-Christ, et nous aimerions mieux manquer de tout, que de laisser nos filles dans la saleté insupportable qu'elles apportent de leurs cabanes.*

*Outre les filles et les femmes sauvages que nous recevons dans la maison, les hommes nous visitent au parloir, où nous tâchons de leur faire la même charité qu'à leurs femmes, et ce nous est une consolation bien sensible de nous ôter le pain de la bouche pour le donner à ces pauvres gens, afin de leur inspirer l'amour de Notre Seigneur et de sa sainte foi. (Jamet III, 176-177, lettre à une dame de qualité le 03.09.40).*

Pour son amie, la mère Jeanne-Françoise Le Vassor, de la Visitation de Tours, elle évoque le partage de la vaisselle de la communauté, ainsi que l'utilisation de celle des Indiens :

*Nous sommes heureuses d'avoir des écuelles de bois ou d'écorce, même pour les capitaines. Faute de petites cuillères, ils se servent souvent de celle de notre pot, ou bien ils prennent des écuelles à oreilles afin de manger plus à l'aise. (Jamet III 210-211, lettre su 24.08.41).*

A une autre, Gillette Roland, entrée chez les Visitandines, elle écrit :

*Il y a des temps où les Sauvages meurent presque de faim ; ils font parfois trois ou quatre lieues pour trouver de méchantes mûres de halliers, et de méchantes racines que nous aurions de la peine à souffrir dans la bouche. Nous sommes si affligées de le voir ainsi affamés, qu'à peine osons-nous les regarder. Jugez s'il est possible de ne pas se dépouiller de tout en ces rencontres. (Jamet III 217, lettre du 30.08.41).*

Et à une Supérieure de communauté ursuline, elle est encore plus explicite :

*La vue de nos pauvres Sauvages serait capable de vous faire saigner le cœur, si vous les pouviez voir, comme nous les voyons, dans le besoin d'instruction pour leurs âmes et de toutes choses pour le soutien de leurs vies. En France, il y beaucoup de nécessaireux, mais il y a aussi beaucoup de personnes charitables pour les secourir ; ici tous sont pauvres et nul ne peut les assister que nous, et quelque petit nombre de gens de bien qui sont passés de France ; mais nous sommes pauvres nous-mêmes, et n'avons que par aumônes ce peu que nous avons pour nos nécessités.*

Le couvent des Ursulines devient le point de ralliement pour toutes les misères spirituelles, physiques et morales. Que de confidences, Marie doit accueillir ! Elle écrit à son fils : *Notre Seigneur nous fait cette grâce que notre séminaire est le refuge des affligés et des opprésés. (Jamet IV 101, lettre du 10.09.46).*

La persécution des Hurons par les Iroquois amène un afflux de réfugiés aux portes du monastère. Pour eux, Marie se met à apprendre leur langue : *Vous rirez peut-être de ce qu'à l'âge de cinquante ans je commence à étudier une nouvelle langue ; mais il faut tout entreprendre pour le service de Dieu et le salut du prochain. (Jamet IV 281, lettre à son fils du 17.05.50).*

Elle enveloppe les Indiens d'une tendresse maternelle : *Ce sont là nos trésors, nos enfants spirituels, que nous chérissons plus que nos vies et que tous les biens qui sont sous le soleil. (Jamet IV, 287, lettre à son fils du 30.08.50).*

## 2° Ouverture à l'égard de sa famille

Cette grande mystique, apôtre hors ligne et femme d'affaires au Nouveau Monde gardera toute sa vie une affection débordante pour les membres de sa famille et pour ses amis. A son frère aîné, Hélye, elle écrit : *C'est avec un extrême contentement que j'ai reçu votre lettre en ce bout du monde, où l'on est sauvage toute l'année, sinon lorsque les vaisseaux sont arrivés, que nous reprenons notre langue française. (Jamet III, 181-182, lettre du 04.09.40).* En cette même année, Hélye entre dans son éternité. Marie écrit alors à son épouse : *Je ne puis vous dissimuler que j'ai été sensiblement touchée, et que j'ai vivement ressenti votre affliction, dans la perte de mon frère que j'aimais uniquement. Il est mort sur la terre et devant les hommes, mais je crois qu'il est vivant dans le ciel et devant Dieu.*

Puis, Marie entre dans la situation concrète de sa belle-sœur : *J'ai été un peu mortifiée de ce que vous ne m'avez rien mandé de l'état de vos affaires, car il faut que vous sachiez que tout ce qui vous touche me touche, et qu'encore que vous soyez fort éloignée de moi, je ne laisse pas de vous offrir à Dieu avec toute votre famille. Je ne saurais vous dire combien je vous aime. (Jamet III 218-219, lettre du 02.12.41).*

A ses neveux, Marie écrit des lettres très affectueuses :

*Je vous embrasse tous dans le cœur de notre très aimable Jésus. Si vous voyiez mon cœur, il vous dirait qu'il vous aime de la plus sincère affection qu'il puisse avoir pour des âmes qui me sont très chères. (Jamet III 221, lettre du 22.09.41)*

*J'ai reçu toutes vos lettres avec une très sensible consolation d'apprendre de vos nouvelles. Continuez de le faire ; vous ne sauriez davantage m'obliger que de me dire vos dispositions et vos desseins, car vos intérêts sont les miens, puisque je vous aime au-delà de ce que je vous puis dire. (Jamet III 324, lettre du 11.09.43).*

Lors du décès de sa sœur Claude, chez qui elle avait travaillé plus de dix ans, Marie écrit à sa nièce, Marie Buisson :

*Je veux croire que la grande affliction que vous avez de la perte de votre bonne Mère, arrivée par un accident si funeste, est la cause que j'ai été privée cette année de vos lettres. Je ne laisse pas de vous écrire pour vous témoigner que je compatiss beaucoup à votre perte et aux angoisses que vous avez souffertes, et que vous souffrez encore par suite de ce coup terrible... Je l'ai quasi vue mourir en vous mettant au monde. Depuis ce temps-là, il semblait qu'après Dieu son plus tendre amour était pour vous ; vous en avez vu l'expérience et ressenti les effets... Tout cela était bien capable de gagner votre amour ; mais aussi, tout cela étant passé, il est bien juste que votre amour se tourne en douleur... Retenez ce que vous avez remarqué de vertus en elle durant sa vie, afin de l'imiter. Elle a tant fait dire de messes, elle a tant paré d'autels, elle a tant fait d'aumônes et tant délivré de prisonniers, elle a tant revêtu de misérables, réduits à la nudité, et enfin elle a tant fait d'œuvres de miséricorde et de charité, que cela est admirable. J'en suis témoin, car elle se servait de moi, afin que tout cela se fît plus secrètement... Si vous étiez proche de moi, ma chère fille, en vous consolant je me consolerais aussi ; mais puisque cela ne se peut, consolez-vous avec mes amis. (Jamet III 325, lettre du 14.09.43).*

Cependant, la plus large part de son affection allait, bien sûr, à son fils. Claude, après quelques hésitations qui ont causé bien des tourments à sa mère, entra chez les Bénédictins de Saint Maur ; il en deviendra une des figures les plus illustres de ce 17<sup>e</sup> siècle. Entre les deux, mère et fils, naît une correspondance humaine et spirituelle remarquable :

*Je vous visite plusieurs fois le jour ; je parle de vous sans cesse à Jésus, Marie et Joseph. (Jamet III 133, lettre du 04.09.41).*

*Vous me demandez si nous nous verrons encore en ce monde ? Je ne le sais pas ; mais Dieu est si bon que si son nom en doit être glorifié, que ce soit pour le bien de votre âme et de la mienne, il fera que cela soit. Laissons-le faire ; je ne le voudrais pas moins que vous, mais je ne veux rien vouloir qu'en lui et pour lui... Je vous vois tous les jours en lui, et lorsque je suis à Matines le soir, je pense que vous y êtes aussi, car nous sommes au cœur jusqu'à huit heures et demie, ou environ, et comme vous avez le jour cinq heures plus tôt que nous, il semble que nous nous trouvons ensemble à changer les louanges de Dieu. (Jamet III 323, lettre du 01.09.43).*

*Si vous avez eu de la joie, recevant les lettres que je vous ai écrites, ne doutez pas que je n'en aie eu une semblable, recevant les vôtres qui me font voir des providences, amours et miséricordes de Dieu sur vous, pour lesquelles je le louerai éternellement. (Jamet III 385, lettre du 30.08.44).*

*Il ne m'est pas possible de laisser passer aucune occasion de vous écrire que je ne donne la satisfaction de le faire... Mon bon et très cher fils, voilà qu'on va lever l'ancre. Je ne puis pas vous dilater mon cœur, selon mon souhait. Je suis extrêmement fatiguée de la quantité de lettres que j'ai écrites. Je crois qu'il y en a la valeur de plus de deux cents : il faut faire tout cela dans le temps que les vaisseaux sont ici, avec toutes nos observances, et je vous ai écrit quatre lettres, lesquelles je crois que vous en devez avoir reçu une dès le mois de septembre et les deux autres en novembre. Celle-ci n'est que pour vous renouveler mon affection et les grands désirs que j'ai de votre sainteté. (Jamet III, 403-404, lettre du 15.09.44).*

Le courrier n'arrivait pas toujours à destination en raison des naufrages, des confiscations par les pirates, des négligences de la part des porteurs. Parfois Marie passait toute l'année dans l'espoir de recevoir des lettres de son fils, espoir déçu à l'arrivée des deniers navires. Une fois, elle eut la surprise de l'arrivée d'un vaisseau tardif :

*Lorsque j'ai reçu votre lettre, deux vaisseaux étaient déjà partis, et ceux qui restaient étaient sur le point de faire voile. J'étais pourtant prête de vous écrire pour me consoler moi-même, n'ayant reçu aucune consolation de votre part. Mais votre lettre me donne matière de la faire bien plus amplement que je ne me l'étais proposé... Je suis en danger de passer la nuit à vous répondre en paix ce peu que j'ai à vous dire. Mais que ne voudrais-je pas faire pour vous ?... Je me sens dans l'impuissance de vous rien refuser. (Jamet IV 238-239, lettre du 22.10.49).*

Voilà que Marie apprend que son fils se met à prêcher. Elle est fort intéressée de voir comment il s'en sort et le presse de lui envoyer quelques-uns de ses sermons. Pour son cœur de mère, ils sont magnifiques, bien que la prédication n'ait pas été toujours le fort de Claude. Voici ce qu'elle en dit : *J'ai reçu vos deux lettres, avec votre charitable présent, (ses sermons)*

*que j'agrée avec affection et dévotion, comme ont fait ceux à qui j'en ai fait part. (Jamet IV 55, lettre du 14.10.45).*

Toutefois, Claude a toujours porté en lui la blessure de la séparation d'avec sa mère. Agé de 27 ans, bien établi dans sa vocation, il s'en plaint encore dans ses lettres, disant qu'elle était comme morte pour lui. Voici la réponse de Marie :

*Quoi ! Vous me faites des reproches d'affection que je ne puis souffrir, sans une répartie qui y corresponde. Car je suis encore en vie, puisque Dieu le veut. En effet, vous avez sujet en quelque façon de vous plaindre de moi de ce que je vous ai quitté. En moi, je me plaindrais volontiers, s'il m'était permis, de Celui qui est venu « apporter un glaive sur la terre », qui y fait de si étranges divisions. Il est vrai qu'encore que vous fussiez la seule chose qui me restait au monde ou mon cœur fût attaché, il voulait néanmoins nous séparer lorsque vous étiez encore à la mamelle (allusion une maladie qui faillit emporter le petit Claude), et pour vous retenir, j'ai combattu plus de douze ans, encore m'a-t-il fallu partager quasi la moitié. (Marie, submergée par les affaires de son beau-frère, a dû mettre son fils en pension pendant quelque temps.) Enfin il a fallu céder à la force de l'amour divin et souffrir ce coup de division plus sensible que je ne vous le puis dire ; mais cela n'a pas empêché que je ne me sois estimée une infinité de fois la plus cruelle de toutes les mères. Je vous en demande pardon, mon très cher fils, car je suis cause que vous avez souffert beaucoup d'affliction. Mais consolons-nous en ce que la vie est courte, et que nous aurons, par la miséricorde de Celui qui nous a ainsi séparés en ce monde, une éternité entière pour nous voir. (Jamet IV 144-147, lettre de 1647).*

Pour terminer, un trait tout à fait charmant :

*Voici un petit moment qui me reste. Je m'en vais vous le donner, pour l'occasion d'un honnête jeune homme qui s'en va en France... Vous me dites que vous n'avez vu personne qui m'ait parlé depuis que je suis en ce pays. J'ai fait venir celui-ci, et j'ai levé mon voile devant lui, afin qu'il puisse vous dire qu'il m'a vue et qu'il m'a parlé. (Jamet IV 270-271, lettre du 23.10.49).*

Après avoir considéré l'ouverture affective de Marie envers sa famille, ouverture que son entrée en religion n'ra en rien diminué, nous pouvons nous demander quelles étaient ses relations avec ses amis. Une personnalité aussi riche et attachante devait en avoir. Sa correspondance nous donne un aperçu de sa fidélité envers ses amis. Une amitié sincère la liait à son directeur spirituel, Dom Raymond de Saini Bernard. Ne recevant pas de réponse à ses lettres, voici ce que Marie lui écrit :

*Est-ce que vous garderez le silence jusques à ce que nous vous allions voir ou que nous ayons le bonheur de vous voir ici ? Ce dernier étant plus aisé, venez au plus tôt, et faites une bonne provision de temps. Il n'y a personne qui n'ait quelque chose à vous dire, mais il me faut au moins huit jours pour moi seule. (Jamet III, 97-98, lettre du 19.03.37).*

Là où Marie de l'Incarnation est particulièrement touchante, c'est dans une lettre qui suit le départ temporaire de Madame de la Peltrie pour Montréal. Elle ne peut que l'excuser, en écrivant à Mademoiselle de Luynes :

*Vous dire que notre bonne fondatrice a tort, je ne le puis selon Dieu, car d'un côté, je vois qu'elle n'a pas le moyen de nous assister, étant séparée de nous, et son bien n'étant pas suffisant pour l'entretenir dans les voyages qu'elle fait. D'ailleurs, comme elle retourne dans le siècle, il est juste qu'elle soit accommodée selon sa qualité, et ainsi nous n'avons nul sujet de nous plaindre si elle retire ses meubles ; et enfin, elle a tant de piété et de crainte de Dieu, que je ne puis douter que ses intentions soient bonnes et saintes. (Jamet III 300, lettre du 29.09.43).*

Gillette Roland fut à Tours la confidente amie de Marie. Elle entra chez les Visitandines, ce qui ne diminua en rien leur affection réciproque :

*J'ai reçu une singulière consolation à la lecture de votre lettre... Encore que vous soyez bien loin, néanmoins je vous aime toujours, plus que si je vous voyais. Je vous embrasse fortement, ma Sœur, et parce que vous aimez Dieu, c'est pour cela que je vous aime. (Jamet III 190, lettre du 04.09.40).*

*Mon cœur conserve toujours l'amour qu'il a pour ma chère Sœur Gillette, de qui nous parlons souvent, comme d'une personne dont la mémoire nous est très chère. (Jamet III 215, lettre du 30.08.41).*

Enfin, son affection envers sa chère communauté de Tours reste toujours vivante. Elle écrit à la Supérieure :

*Je vous écris la nuit, enfermée dans notre chambre comme dans un coffre à cause du froid qui néanmoins ne me peut nuire à votre égard, dans lequel je sais que Jésus habite. (Jamet IV 214, lettre à Mère. Ursule de Sainte Catherine, le 18.10.48).*

*Il me tardait que je n'avais de vos nouvelles, car il est vrai que mon cœur est tout-à-fait au vôtre, et je n'ai point douté que de votre part vous n'ayez beaucoup prié pour moi. Je me suis mise en peine de vous faire chercher un pied d'élan (auquel on attribuait des vertus curatives) ; mais vos lettres sont venues si tard que je n'ai encore rien d'assuré. Je ferai mon possible pour en trouver, prenant un singulier plaisir de vous rendre quelque petit service... D'affection, je ne sais ce que je voudrais faire pour vous, ma chère Sœur, qui prenez tant de part à mon bonheur. (Jamet III, 197-198, lettre à une Ursuline de Tours le 07.09.40).*

*Si j'ai cherché de la joie à l'arrivée des vaisseaux, ç'a été en ce qui pouvait donner de vos nouvelles et de toutes mes chères Mères. J'en ai reçu à ma grande consolation, tant par la lettre dont il vous a plu de m'honorer, que de vive voix par le R.P. Le Jeune, qui a eu la consolation de vous voir. (Jamet III 27-43, lettre à M. Ursule de Sainte Catherine le 29.12.42).*

Quelles conclusions tirer de ce bref parcours à travers la vie d'Angèle et de Marie de l'Incarnation ? Nous les avons vues donnant tout à Dieu, à chaque étape de leur vie mouvementée. Le changement ne les effrayait pas. Dieu n'est-Il pas le maître des événements et de l'histoire ? Lui ne change pas. Son amour reste fidèle.

Accueillant en totale ouverture cet amour de Dieu, don de l'Esprit, Angèle et Marie se sentent pressées de présenter aux autres, dans une même ouverture, le visage rayonnant du Christ, reflet de la bonté miséricordieuse du Père. Cela ne rejoint-il pas l'appel qui est le nôtre aujourd'hui ? Oser croire que Dieu nous aime. Oser croire que nous pouvons, là où nous sommes, être porteurs de cet amour au monde qui nous entoure. Etre ouvertes à ce monde, à ses richesses humaines et spirituelles, voilà l'encouragement qu'elles nous donnent. Voilà le défi qu'elles nous proposent.

Marie Seynaeve, OSU